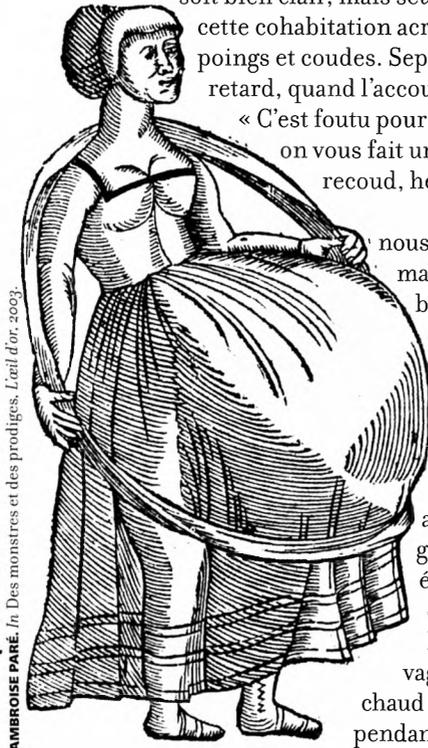


Benignu était le premier-né de jumeaux.

Il avait passé les neuf mois dans le ventre corbeille de *mama* Gruchitta en compagnie de son frère Seppeddu qui, déjà à l'époque, était un insupportable casse-bonbons. Dans le linge de maison préparé par *tzia* Ciccita, il était tombé le premier par choix délibéré. Pas parce qu'il avait plus d'envie de vivre que Seppeddu, que cela soit bien clair, mais seulement pour se libérer au plus tôt de cette cohabitation acrobatique forcée à base de coups de pieds, poings et coudes. Seppeddu est né avec quelques heures de retard, quand l'accoucheuse le donnait désormais pour mort.

« C'est foutu pour celui-ci, *signora* Gruchi ! Pour moi, on vous fait une belle piqûre, on vide tout et puis on recoud, hein ? »

Les grossesses gémellaires chez nous sont encore considérées comme une malédiction parce qu'elles multiplient les bouches à nourrir. Pour les brebis, l'un des deux agneaux était sacrifié ou offert aux enfants comme l'avait fait pour moi Candidu Vargia. Avec les bébés, par contre, c'était différent. Si l'on n'avait pas le courage d'en noyer un dans le puits ou de lui mettre les mains au cou, alors on les gardait, surtout si c'était des garçons. Quelques sorcières d'Abacrastra étaient expertes pour envoyer au ciel les excédentaires. *Tzia* Alipinta, par exemple, les transformait en angelots dès le premier vagissement en leur mettant un peu de miel chaud dans les narines et en les maintenant pendant quelques minutes la tête en bas. Deux



AMBEROISE PARÉ. In Des monstres et des prodiges, L'œil d'or, 2009.

tentatives pour éternuer comme des petits chats enrhumés, et l'affaire était faite. Ils prenaient une couleur rouge livide qui faisait peur. « *Sa morte durche* », la mort douce l'appelaient-ils, comme si mourir n'avait pas toujours le goût amer des baies huileuses du lentisque.

Chaque fois qu'il engrossait sa femme, Ziropu informait la famille avec un peu d'avance. Au milieu du repas, lorsque tout le monde était incliné sur le grand plat émaillé à piquer de la fourchette dans les restes du midi, il levait la main en l'air comme un prêtre à la messe et il disait sentencieusement : « Nous avons commandé un nouveau bébé ! La famille Seghegliu s'agrandit. Que Dieu et ces bras la maintiennent en bonne santé ! » Nous avons commandé, nous avons acheté : il parlait aussi au nom de Gruchitta, pauvrete, la traitait comme le catalogue des Frères Nazaret. Benignu et Seppeddu, qui étaient les plus grands et qui commençaient à entraver quelque chose du monde, savaient au contraire qu'il était seul, lui, à décider du quand et du comment mettre sa semence à germer. Gruchitta, qui le supportait pendant l'amour comme le poids d'une croix, n'y mettait pour sa part que son corps. Après les premières étreintes, elle s'était résignée au rôle de reproductrice et ouvrait les jambes sans désir tant à lui qu'à la sage-femme. Le destin, par pitié ou par respect, lui avait joué contre en lui modelant de larges flancs presque distendus et lui gonflant les seins comme des nuages de colostrum. Je me la rappelle déjà vieille depuis ma plus tendre enfance, avec des yeux vert menthe, liquides et tristes, résignés au bât de ce maître, homme de carriole, de taverne et de lit, et de peu d'amour. À vingt ans, avec son cinquième enfant, elle perdit toutes ses dents. Depuis lors, jusqu'à sa mort, elle n'a jamais cessé de sucer des grains de café torréfiés sur la pierre du four. Qui sait le plaisir qu'elle trouvait dans cette chose amère qui lui teignait la langue et les lèvres.

Pour manger, elle mangeait comme une perdue. Après le sixième accouchement, de bon matin, elle se préparait une pile de feuilles de pain *crasau* trempé sur laquelle elle ajoutait quatre œufs frits, des tomates et des oignons. Elle mâchouillait lentement et longuement, mastiquant sans désir de ses gencives acérées, comme si se nourrir était un devoir. Puis, à l'improviste, claquant la langue sur le palais, elle se laissait aller à des gémissements de plaisir qui ne lui venaient jamais au lit. En hiver, quand venait la saison des mandarines, elle tournait autour des arbres de la cour et n'en laissait aucune à hauteur de chrétien. Elle ouvrait la jupe et s'asseyait sur une pierre pour les éplucher jusqu'à laisser par terre un tapis d'écorces. Elle ouvrait les fruits avec les ongles et enlevait les quartiers un par un avant de les presser dans la bouche et de recracher les restes et les pépins.

Quand Benignu eut quinze ans, ce n'était plus la peine que papa Ziropu lui annonce l'arrivée d'un autre héritier. Il le comprenait immédiatement parce que dans la pièce voisine, qui n'était séparée de celle des enfants que par une fine cloison de briques de terre crue grattées par les chats, certaines nuits, son père s'endormait avec des vocalises heurtées et prolongées qui ressemblaient aux lamentations d'âne épuisé, à un râle de douloureuse agonie. Hùùrrrr, hùùrrrr : il grinçait des dents la bouche fermée et soufflait par le nez. C'était là sa façon de jouir. [...]

Ziropu était fait ainsi, à prendre ou à laisser, il ne connaissait pas de voie médiane. Les deuils et la galère ne l'avaient pas changé et ce n'étaient pas les fils avec leurs jérémiades, leur désir de renifler le cul du monde avec un nez différent du sien qui le feraient changer. Il était de ceux qui sont habitués à cacher au fond de leur âme leurs émotions. Quand il sentait qu'un sentiment très fort allait le remuer, il le cachait sous les pierres. Si par hasard il était coincé par la situation, il manifestait ses émotions sur un mode vulgaire et violent, comme ce jour où passa à Loghelis un fripier qui offrait des flacons de parfums et des ballons à gonfler en échange d'une vieille robe. Pour un parfum au muguet et quelques ballons, Gruchitta le fit entrer à la maison et lui donna un petit sac de haillons et de chaussettes trouées. Que n'avait-elle pas fait ! Ziropu déchaîna sa jalousie en propos orduriers et lui mit même les mains dessus. « *Sa istrale ti ghetto* si tu fais à nouveau entrer des hommes dans la maison ! » Quand il découvrit que Gruchitta lui avait même offert une larme de café, dans le buffet décoré de dentelles en papier d'emballage, il prit les tasses l'une après l'autre et les brisa sur le sol de granit. Même les ballons eurent une triste fin. Il versa le parfum dans la grille d'écoulement de l'étable en tonnant : « Mieux vaut la pisse de porc que cette pourriture ! » Et pendant quelque temps l'odeur du muguet se mêla avec celle, âcre, du purin.

SALVATORE NIFFOI est né en 1950 à Orani, province de Nuoro en Sardaigne. Il y vit, y enseigne et y écrit. Il a publié plusieurs romans dont *La vedova scalza* qui lui valut le très populaire prix *Campielo* en 2006. Certains de ses ouvrages sont traduits en français dont *Le facteur de Pirakerfa* et *La légende de Redenta Tiria* (Seuil). Le présent extrait est une traduction originale de *La Legenda di Redenta Tiria*.

